

LE JARDIN, L'HUMAIN, L'HUMAINE ET LE SERPENT. AUTOUR DE L'ARBRE DE LA CONNAISSANCE

INTRODUCTION

Je vis dans un lieu très beau, un vieil ermitage construit sur un piton rocheux. En contrebas coule un torrent. L'endroit semble sauvage, presque à l'état de nature, mais c'est une illusion. Les murets de pierres sèches et la trace d'un canal qui, jusqu'en 2010, arrosait les terres de l'ermitage et celles d'un hameau voisin disent assez l'empreinte humaine. Le canal fut creusé, semble-t-il, au début du dix-septième siècle ; quant aux murets, on ne saurait les dater. Depuis combien de siècles (ou de millénaires) cette vallée est-elle habitée ? Nul ne le sait.

Les gens du lieu l'ont oublié mais, plus haut dans la montagne, à l'aube de la Révolution industrielle elle abrita le plus gros centre sidérurgique¹ de toute la péninsule... Celui-ci fut fermé au lendemain de l'unité d'Italie. Depuis le silence a progressivement envahi la vallée, en particulier la portion de celle-ci située aux alentours de l'ermitage. Après les mineurs et les forgerons à la fin du XIX^e, les derniers paysans l'ont abandonnée à la fin du XX^e siècle. Seuls demeurent deux ou trois bergers...

Je voudrais tout d'abord vous parler des murets.

Certains sont accrochés sur des parois invraisemblables et ne contiennent que quelques mètres carrés de terre arable. Il a fallu fournir un travail considérable pour les construire, et parfois de véritables prouesses techniques. Souvent je pense aux mains qui ont ramassé les gros galets du torrent, aux dos courbés sous leur poids, aux pieds nus écorchés, aux victimes – il y en eut sûrement – de cet effort immense de survie...

Au fil des ans, aidé le plus souvent de mes hôtes, j'en ai construit ou reconstruit plusieurs. Parfois il m'a fallu défaire ce qu'un hôte trop pressé avait bâti... Les règles à suivre sont très simples et impitoyables. Ne pas les respecter peut coûter cher : le mur s'effondre sous tes pas (ou ceux d'autrui) ou simplement sur toi, alors que tu y travailles... Ainsi va la vie, n'est-ce pas ? Si tu la construis sans soucis d'équilibre et de stabilité, sans l'ancrer au réel, sans lui donner la juste inclinaison, elle s'effondrera sous toi ou sur toi et sur ceux qui t'entourent. Il se peut aussi qu'elle tienne, mais sans ordre ni beauté...

Mais pourquoi construire ou reconstruire des murets en pierres sèches ? Pourquoi planter des arbres fruitiers et cultiver des légumes ? Pourquoi prier cinq fois par jour et offrir une tasse de café au visiteur de passage ? J'aurais pu, tout aussi bien, travailler dans un atelier de mécanique ou enseigner à l'université ! Cela n'aurait été ni mieux ni moins bien.

On touche ici à une de ces questions qui taraudent les cerveaux humains depuis quelques milliers d'années : Pourquoi suis-je ? Et pour quoi ? Les réponses varient, sans oublier que certains nient toute pertinence à ces mêmes questions.

Voici une réponse que l'on trouve aux premières pages de la Bible :

« *Et prit le Seigneur Dieu le glébeux et le plaça dans le jardin d'Éden pour la servir/travailler et pour la garder/surveiller/préserver²* ». Vous aurez remarqué les pronoms féminins. Ceux-ci renvoient à la glèbe, à la « adamah » que le glébeux, l'adam, doit servir et préserver.

Bien évidemment la réponse offerte par ce verset à la question n'épuise aucunement celle-ci. Le retour à la terre ne saurait fonder la vie érémitique et moins encore la vie érémitique chrétienne ! Celle-ci est avant tout recherche de Dieu. Ceci dit, chercher Dieu signifie aussi chercher à connaître

¹ Les "Ferriere di Mongiana" furent créées par les Bourbons de Naples en 1771. Elles firent travailler jusqu'à 2700 ouvriers. Pour des raisons plus politiques qu'économiques, elles furent abandonnées au lendemain de l'unité d'Italie.

² Gn 2,15

sa volonté et à la mettre en pratique. Entre autres choses, c'est découvrir, comme le dit le pape François, que « Nous sommes gardiens de la création, du dessein de Dieu inscrit dans la nature, gardiens de l'autre, de l'environnement³ ».

1) UNE VOCATION

« *Tu m'as séduit, Seigneur, et je me suis laissé séduire*⁴ ».

Il y a dans nos vies un appel, et c'est toujours le même appel qui revient sous des formes différentes et à des niveaux toujours plus profonds car c'est cet appel qui nous constitue dans l'être. À chacun et chacune d'entre nous Dieu dit : « Tu es mon fils / ma fille ; moi, aujourd'hui, je t'ai engendré⁵ ». Cette Parole nous crée, et la découvrir, d'une part, nous recrée, c'est-à-dire nous fait renaître et, d'autre part, nous pousse à l'annoncer à nos frères et sœurs.

Nommer cette « Bonne Nouvelle » ce n'est certes pas la posséder. C'est plutôt elle qui nous possède. La nommer, c'est indiquer un chemin qui va « de commencement en commencement⁶ » comme dit saint Grégoire de Nysse.

« Pour quiconque ne connaît pas Dieu, ou le connaît peu et mal, pour quiconque désire le connaître toujours davantage, l'accueil fraternel, le partage de la prière, du travail et des moments de détente, la garde du silence et de la beauté des lieux, le respect des règles qui commandent espace et temps⁷ » constituent autant de portes qui ouvrent sur ce chemin. Bien évidemment tous ces éléments jouent entre eux. L'accueil est toujours un accueil dans la prière et dans le travail ; le travail, un accueil du réel et une participation orante à la création ; la prière, le travail de Dieu, l'*opus Dei*. Et tout cela comme enveloppé dans le silence et la beauté, structuré par la loi et illuminé par la Parole.

a) *Serviteur*

On ne devient pas ermite parce que l'on déteste les êtres humains, ni parce qu'on veut vivre en toute tranquillité ! En régime chrétien, on ne le devient qu'en réponse aimante à un appel de l'amour. La solitude n'est reçue, accueillie et choisie que pour mieux aimer Dieu, le prochain et la création entière. Si la vie monastique n'est pas « diaconie », service d'Église, elle n'a pas de sens, tout comme l'Église perd son âme si elle n'est pas au service de ce monde que Dieu a tant aimé au point de lui livrer son Fils.

Le moine est d'abord un être humain, un glébeux qui se reconnaît placé sur terre – aussi – pour servir et protéger la glèbe. La tradition a parfois parlé de la vie monastique comme d'une vie angélique ou comme d'un retour à l'innocence de l'Éden. Ce n'est pas faux, si l'on songe à tel père du désert vivant dans la familiarité des bêtes sauvages, à saint François ou, plus près de nous, à saint Séraphim de Sarov. Ceci dit, n'oublions pas au prix de quelle ascèse ces hommes retrouvèrent l'innocence – étymologiquement : la non-violence – de l'humain sorti des mains de Dieu. Ce n'est pas faux, disais-je, mais ce n'est pas non plus tout à fait vrai. « Lorsqu'on est sorti du jardin d'Éden, on ne peut pas y retourner⁸ » dit le rabbin Sfar à son célèbre chat...

Le service de Dieu, des sœurs et des frères commence à ras-de-terre, au niveau du sol, de l'humus. On peut l'entendre au sens littéral – et il en va ainsi pour moi et pour la plupart des moines vivants à la campagne, mais aussi dans un sens figuré, comme service des petites choses et au travers des

³ PAPE FRANÇOIS, *Homélie pour la messe d'inauguration de son ministère pétrinien*.

⁴ Jr 20,7.

⁵ Ps 2,7.

⁶ GREGOIRE DE NYSSE, *VIIIe homélie sur le Cantique des cantiques* (PG 44, 941) in *La Colombe et la Ténèbre*. éd. de l'Orante, Paris 1965, pp. 110-111.

⁷ *Règle de l'ermitage Saint-Hilarion*, § 22.

⁸ J. SFAR, *Le chat du Rabbin*. Vol. 1, *La Bar-Mitsva*, éd. Dargaud, Paris 2002, p. 22.

petites choses. Quand je suis arrivé à l'ermitage, il y a de cela bientôt onze ans, mon évêque d'alors, le p. Giancarlo Bregantini, m'a dit : « Mets des fleurs ! Comme ça les gens verront que l'ermitage est habité et ils se sentiront accueillis. ». J'ai obéi.

b) *Gardien*

Le lieu où je vis est un lieu qui fait du bien. C'est un de ces lieux où la voix de Dieu se fait entendre plus distinctement. Je l'ai reçu comme un don du ciel dont il me faudra rendre compte... Je l'ai reçu et il m'a reçu. C'est bien pourquoi je n'y vis que pour permettre à d'autres d'y être reçus à leur tour. C'est aussi pourquoi grande est la douleur quand il n'est pas respecté. La beauté et le silence sont fragiles. Il faut si peu de chose pour enlaidir un lieu ! Il en faut encore moins pour rompre son silence, le réduire à simple objet de consommation et, pour tout dire, le « disneylandiser ».

Au fil des ans j'ai été confronté à divers défis : Tout d'abord le torrent a été gravement pollué à cinq reprises. Nul n'est intervenu, ni les autorités compétentes, ni les forces de l'ordre, ni les associations de défense de la nature. Quant à moi, j'ai écrit aux maires des communes traversées par le cours d'eau, au président du Parc Régional où il prend sa source, aux Carabiniers et à d'autres encore. À l'exception d'un maire, nul ne m'a jamais répondu. J'ai aussi averti la presse locale et là, comme par enchantement, les algues qui avaient envahi le torrent ont chaque fois disparu en huit ou dix jours.

Il y a aussi un projet de micro centrale hydroélectrique qu'une entreprise voudrait bâtir à moins de deux-cents mètres de l'ermitage. Sa réalisation bouleverserait le paysage et fragiliserait des zones géologiquement « à risque ». Bien sûr, il ne s'agit pas pour moi de sombrer dans le fondamentalisme écologique ! Il se pourrait que les bénéfices socio-économiques soient supérieurs aux coûts envisagés. Ceci dit, il peut sembler surprenant qu'une entreprise au capital de 5000 € se lance dans un projet de 17 millions d'euro ! La procédure bureaucratique est, quant à elle, truffée de vices de forme, ce qui ne laisse pas d'inquiéter. Qui donc se cache derrière ce projet ?

Enfin, depuis deux ans un groupe de personnes a créé une plage privée aux abords d'une chute artificielle située à trois-cents mètres de l'ermitage. Malgré le refus des autorités d'accorder le permis, la plage a été réalisée à grand renfort de bulldozers, le bar ouvert – sans caisse enregistreuse –, le personnel engagé, non déclaré et payé deux ou trois-cents euro par mois. Et je ne dis rien des haut-parleurs qui diffusent leur musique jusque derrière les murs de l'ermitage.

L'enjeu n'est pas simplement écologique ou socioéconomique, éthique ou politique. Il est spirituel.

Pour le comprendre, il nous faut revenir au texte biblique :

« Commanda le Seigneur Dieu au glébeux, pour dire : De manger tu mangeras de tout arbre du jardin ; mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais, car le jour où tu en mangeras, tu mourras⁹ ».

C'est le premier commandement donné par Dieu dans le second récit de création. Donnant une loi, Dieu marque une distance et pose une limite. « Il met ainsi l'homme en liberté », comme aime à le répéter mon ancien professeur, le p. Jean Radermakers. « La loi, c'est la force du péché¹⁰ », dira saint Paul, mais très précisément parce qu'elle implique une décision et donc l'avènement de la liberté à elle-même.

Dieu donne tout, et cependant il y a de l'indisponible, il y a un arbre qui n'est pas fait pour être mangé mais bien pour être contemplé.

Avec vous, je voudrais maintenant relire la suite, le récit de ce qu'il convenu d'appeler le « péché originel ». Je sais que c'est une folie car je ne suis ni théologien, ni bibliste, ni philosophe, ni philologue. Ceci dit, j'ai le goût du risque.

⁹ Gn 2,16-17.

¹⁰ 1Co 15,56.

2) L'INDISPONIBLE : UNE LECTURE DE GN 3

a) *Considérations préliminaires*

- *Objections*

Si la doctrine de la création soulève les graves objections que les autres conférenciers n'auront pas manqué d'affronter, il n'est pas difficile d'imaginer que celle du « péché des origines » puisse être récusée en bloc ! Parmi les plus fréquentes et les plus évidentes, j'en retiens trois.

Tout d'abord, avons-nous des « premiers parents » ? On sait que le Pape Pie XII¹¹ a indirectement condamné la théorie du polygénisme car il ne voyait pas « comment [cette théorie] pourrait s'accorder avec ce qu'enseignent les sources de la vérité révélée et les Actes du magistère¹² » à propos du péché originel. Aujourd'hui la communauté scientifique s'accorde à reconnaître l'existence d'une « Ève mitochondriale¹³ », c'est-à-dire l'ancêtre strictement matrilineaire de toutes les femmes vivant aujourd'hui dans le monde, laquelle aurait vécu il y a environ 150000 ans. Quelques millénaires plus tard aurait vécu « l'Adam Y-chromosomique », ancêtre de tous les hommes de la terre¹⁴. Ceci dit, il y a eu des femmes et des hommes avant l'une et l'autre, ils ne sont pas les seuls ancêtres de l'humanité actuelle (mais ils sont les derniers ancêtres communs) et, cela va sans dire, ne vivaient pas en couple...

La doctrine paulinienne qui affirme que la mort est entrée dans le monde à la suite du péché de nos premiers parents¹⁵ se heurte elle aussi à l'évidence scientifique. Non seulement le monde précède l'être humain de quelques milliards d'années – et non de cinq jours ! – mais les animaux qui sont apparus sur terre bien avant l'homme sont aussi morts bien avant que ce dernier ne puisse pécher¹⁶ ! Enfin, le dogme connexe de la transmission à leurs descendants de la faute de nos premiers parents soulève à son tour bien des objections, tout particulièrement en contexte de modernité ou de postmodernité, si sensible à la responsabilité individuelle et résolument hostile à toute notion de responsabilité collective, même si des recherches récentes ont mis en lumière l'existence de phénomènes transgénérationnels.

- *Un texte mythique*

Le texte de la Genèse raconte sur un mode mythique l'origine du mal qui nous afflige. « Mythique ». Le mot est lâché. On sait combien Benoît XVI a insisté sur le caractère non-mythologique de la foi chrétienne. Dieu crée par son Verbe, et c'est bien pourquoi, pour nous chrétiens, le monde est intelligible. En outre, le « Logos » s'est fait chair, non le « mythos » ! Il me semble que les premiers chapitres de la Genèse nous aident à accomplir un pas de plus: Ceux-ci, tout en affirmant la priorité et la centralité du logos, intègrent le mythos. Que lisons-nous dans ces premières pages de la Bible ? Non pas un mais deux récits de la création. Et même trois, si l'on y ajoute le récit de décréation-recréation qu'est l'histoire de Noé. Le rédacteur ultime du livre de la

¹¹ Avec l'encyclique *Humani generis*.

¹² P. DE ROSA, *Christ and Original Sin*, Londres 1967. Traduction française d'un extrait sur <http://www.crc-canada.org/sites/default/files/files/LE%20CHRIST%20ET%20LE%20PECHE%20ORIGINEL.pdf>.

¹³ Cf. http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%88ve_mitochondriale.

¹⁴ Les données divergent à ce propos. Naguère on parlait de 60.000 ans, une découverte récente (2013) a rétro-daté l'ancêtre de 340.000 ans. Au niveau théorique – et, a fortiori, pour ce qui concerne le péché des origines – ces divergences de datation n'ont aucune importance.

¹⁵ Cf. Rm 5,12-21.

¹⁶ Les poètes souvent voient plus loin que les théologiens. Ainsi Charles Péguy qui dans son « Ève » (1913) écrit ces mots profonds : « Ce qui depuis ce jour est devenu la mort / N'était qu'un naturel et tranquille départ. ».

Genèse savait parfaitement ce qu'il faisait en plaçant bout-à-bout ces deux ou trois récits partiellement contradictoires. Implicitement il disait à ses lecteurs, à nous donc : « Attention ! Il ne s'agit pas de science mais bien de sagesse... »

Qu'il s'agisse du dialogue entre science et foi, ou bien du statut herméneutique du texte biblique, tout ceci mériterait d'être précisé, affiné et approfondi. D'autres l'ont fait, et beaucoup mieux que je ne saurais le faire. Ceci dit, je crois que « la signification du texte prime sur l'historicité de son contenu¹⁷ », ainsi que l'affirme le p. Maldamé, dans un article de 1999 où il anticipe les thèses majeures du remarquable ouvrage qu'il a consacré au péché originel¹⁸.

- *Vocabulaire*

Avant d'aller plus loin, il me faut encore préciser le vocabulaire employé et la méthode choisie. Traditionnellement les théologiens distinguent le péché des origines (*peccatum originale originans*) du péché originel proprement dit (*peccatum originale originatum*). Le premier n'appartient qu'à Adam et Ève ; le second nous est propre : c'est celui dont le baptême nous libère. À ces deux concepts il convient d'en ajouter un troisième, celui de « péché du monde¹⁹ ». Ce « péché du monde » occupe une position intermédiaire entre le péché d'Adam et « notre » péché originel. Il dérive du péché d'Adam et de nos péchés personnels mais n'est pas un péché personnel. Il est de l'ordre de ce que la théologie de la libération et, à sa suite, le Magistère récent ont nommé « structure de péché ». On pourrait même le qualifier de « macro structure de péché ».

- *Une lecture sapientiale*

On peut approcher le texte de Gn 3 de multiples façons. D'un point de vue proprement théologique, il est certainement préférable de le lire à la lumière du Christ mort et ressuscité, dont Adam est le « type », selon l'optique du chapitre 5 de la Lettre aux Romains, ou encore – et cela va dans la même direction, selon la doctrine de notre élection en Christ « avant la fondation du monde²⁰ », telle qu'elle est explicitée dans le premier chapitre de la Lettre aux Éphésiens.

Pour ma part, je voudrais essayer de relire avec vous le chapitre 3 de la Genèse dans une optique canonique et narrative, comme un texte proprement sapiential qui nous offre une « grammaire » du péché du monde.

b) *Lecture de Genèse 3*

Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs, que le Seigneur Dieu avait faits.

Le premier verset du chapitre 3 de la Genèse marque un tournant assez abrupt. Sans préambule le serpent entre en scène. L'auteur nous dit simplement qu'il était le plus rusé des animaux des champs. Si l'on y regarde de plus près, on découvre que la rupture narrative est bien moins nette dans le texte hébraïque qu'à première lecture en français. Au verset précédent il nous a été dit que « le terreux et son humaine étaient tous deux nus, et ils n'en avaient point honte ». Ils étaient tous deux « arûmim », c'est-à-dire nus. « Arûmim » est le pluriel de « arôm ». Le serpent, lui, est « arûm », c'est-à-dire rusé. Les deux mots, on l'entend, sont très proches. L'humain et l'humaine vivent dans le jardin l'innocence de leur nudité. Le serpent vient du monde sauvage et sa nudité n'a rien d'innocent ; on va le découvrir dans le dialogue qui suit.

¹⁷ http://www.domuni.eu/IMG/pdf/bb_peche_originel_jm_maldame-2.pdf.

¹⁸ J.-M. MALDAME, *Le péché originel, Foi chrétienne, mythe et métaphysique*, Paris 2008.

¹⁹ Cf. à ce sujet J.-M. MALDAME, *Le péché originel*, pp. 117-203, spécialement les pp. 152-164.

²⁰ Ep 1,4.

Il dit à l'humaine: Alors, Dieu a dit: Vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin ?

La question que pose le serpent est ambiguë. On peut l'entendre comme l'équivalent logique de l'ordre divin donné au chapitre précédent. De fait Dieu n'a pas autorisé l'humain et l'humaine à manger de tous les arbres du jardin puisque l'un d'entre eux est interdit ! Ainsi que l'explique Paul Beauchamp, « Tout moins un n'est pas tout²¹ ». On peut aussi comprendre la question du serpent comme une provocation, comme une question évidemment outrée : « Alors Dieu a dit : Vous ne mangerez d'aucun arbre du jardin ? ». L'énormité de celle-ci ne peut qu'ébranler la simplicité de la femme²². Renversant le dicton populaire, on pourrait dire que le serpent cache derrière toute la forêt le seul arbre qui l'intéresse !

L'humaine répondit au serpent: Nous mangerons du fruit de l'arbre du jardin. Mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit: Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez.

La première partie de la réponse de l'humaine est exacte. La seconde un peu moins. Dieu a effectivement commandé de ne point manger de l'arbre qui est au milieu du jardin mais il n'a pas interdit d'y toucher. Le texte met ici en scène les premiers signes de l'ébranlement suscité par le serpent dans l'âme de la femme. Moins que le serpent, mais tout de même un peu comme lui, elle exagère l'interdit divin. Sans peut-être s'en rendre compte, elle s'est déjà écartée de la vérité. Cela suffit au serpent qui peut s'engouffrer dans la brèche et attaquer de front.

Alors le serpent dit à l'humaine : Vous ne mourrez point; mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal.

Le serpent commence par nier le risque encouru : « Vous ne mourrez point ». Implicitement il accuse Dieu de mentir. Il explicite ce mensonge par la jalousie que Dieu éprouverait, selon lui, à l'encontre de ses créatures. Ne voulant pas partager ses privilèges de connaissance, Dieu protégerait ceux-ci par l'interdit.

« Mais Dieu sait... ». « Mais comment sait-il que Dieu sait ? » demande Paul Beauchamp. « Le serpent dit que Dieu sait ce que Dieu dissimule, mais en réalité c'est le serpent qui se donne comme celui qui sait, alors qu'il invente²³ »

Dans le même mouvement qui accuse Dieu de vouloir protéger ses privilèges, le serpent ouvre à l'être humain une perspective fascinante, celle d'une dilatation, d'un surcroît de vie, de connaissance et de puissance. Comme l'a bien vu G. von Rad, l'humain est tenté par le surhumain, non par l'infrahumain²⁴, par la « connaissance du bien et du mal ». Nous y reviendrons.

L'écrivain sacré nous donne à contempler une catastrophe métaphysique. Le mensonge sur Dieu fait du Dieu créateur et bénissant un dieu jaloux et mensonger. La chose est éminemment perverse puisqu'elle défigure l'être des êtres en son origine. Dieu avait créé les humains à son image et ressemblance et voici qu'ils veulent être « comme des dieux » (ou « comme Dieu »), mais comme un dieu menteur et jaloux qui, en fin de compte n'est pas un dieu puisque qu'il craint de perdre son privilège divin.

L'humaine vit que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue, et qu'il était précieux pour ouvrir l'intelligence; elle prit de son fruit, et en mangea;

L'humaine « voit » que l'arbre est bon à manger. Ne l'avait-elle jamais vu ? Eh bien, non. Elle ne l'avait jamais vu. Comme l'a très bien analysé René Girard, le désir est mimétique en son

²¹ P. BEAUCHAMP, *L'un et l'autre Testament*, T. 2 *Accomplir les Écritures*, Éditions du Seuil, Paris 1990, p. 141.

²² « Par le contenu de cette question [le serpent] a porté un coup mortel à la simplicité de l'obéissance » Gerhard VON RAD, *Genesi*, Brescia 1978, p. 108. [Ma traduction].

²³ P. BEAUCHAMP, *L'un et l'autre Testament*, T. 2 *Accomplir les Écritures*, p. 146..

²⁴ Cf. G. VON RAD, *Genesi*, p. 110.

essence. Il suffit que le jouet qui n'intéressait jusque là aucun des enfants soit manipulé par l'un d'entre eux pour que tous se mettent à le désirer. Jusqu'à ce moment précis Ève n'avait jamais vu « que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue, et qu'il était précieux pour ouvrir l'intelligence ». Pour cela il a fallu que le serpent lui indiquât l'arbre comme objet de la jalousie divine et donc, sans le dire, comme l'objet de son propre désir. L'écrivain sacré ne manque d'ailleurs pas d'humour dans la description de la scène ! « L'humaine vit que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue, et qu'il était précieux pour ouvrir l'intelligence ». Comment sait-elle tout cela ? En fait, elle ne le sait pas. Elle l'imagine. Elle le désire d'un désir totalement fantasmatique qui occulte la réalité de ce qui se joue en vérité : la perte de la confiance en Dieu.

Elle en donna aussi à son humain, qui était auprès d'elle, et il en mangea.

Le geste peut sembler banal mais le fait qu'il soit décrit ne l'est pas. Avec beaucoup de finesse l'auteur met en évidence un des premiers corollaires de la dynamique du mal, à savoir sa contagion. Il est toujours plus facile de transgresser si l'on réussit à entraîner l'autre dans la transgression !

Par leur choix, l'humaine et l'humain se posent en dieux aussi pervers qu'inconsistants. Avec plus de deux-mille ans d'avance sur Nietzsche, l'auteur de la Genèse nous donne d'assister à la naissance du nihilisme. On le sait, le nihilisme blesse tout autant la représentation que l'être humain se fait de lui-même que celle qu'il se fait de Dieu. La suite du texte l'illustrera.

Les yeux de l'un et de l'autre s'ouvrirent, ils connurent qu'ils étaient nus, et ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures.

L'homme et la femme se découvrent « nus », autrement dit « mis à découvert ». Leur complicité les place en miroir de façon insoutenable car vidés l'un et l'autre de leur substance, devenus comme des dieux vains et jaloux, honteux l'une et l'autre et l'un de l'autre.

Alors ils entendirent la voix²⁵ du Seigneur Dieu, qui parcourait le jardin vers le soir, et le glébeux et son humaine se cachèrent loin de la face du Seigneur Dieu, au milieu de l'arbre du jardin. Mais le Seigneur Dieu appela le glébeux, et lui dit: Où es-tu? Il répondit: J'ai entendu ta voix dans le jardin, et j'ai eu peur, parce que je suis nu, et je me suis caché.

Ce n'est pas seulement vis-à-vis l'un de l'autre que l'homme et la femme « ne peuvent plus se regarder en face », comme on dit populairement, mais aussi vis-à-vis de Dieu. Le poison du mensonge continue son œuvre : après avoir transformé l'amitié des époux en complicité, il transforme le lien filial qui les unissait à Dieu en peur du maître vindicatif.

Et [Dieu] dit: Qui t'a appris que tu es nu? Est-ce que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais défendu de manger? Le glébeux répondit: L'humaine que tu as mise auprès de moi m'a donné de l'arbre, et j'en ai mangé.

L'adam ne répond pas à la question du Seigneur mais accuse l'humaine et, indirectement, Dieu lui-même, puisque c'est Lui, Dieu, qui a placé l'humaine auprès de l'humain. Le mensonge poursuit son œuvre : l'humain se ment à lui-même et sombre dans la lâcheté ; il renie son lien à l'humaine et interprète de manière perverse le don que Dieu lui a fait.

Et le Seigneur Dieu dit à l'humaine: Pourquoi as-tu fait cela? L'humaine répondit: Le serpent m'a séduite, et j'en ai mangé.

²⁵ Le texte parle de “son”, ce qui peut être interprété aussi au sens de “bruit de pas”. La signification reste la même : les signes de l'approche de Dieu, qu'il s'agisse de sa voix ou de ses pas, provoquent la peur et le repli.

L'humaine non plus ne répond pas de prime abord à la question de Dieu mais accuse le serpent. « Bien que commis ensemble – commente von Rad –, le péché, loin d'unir entre eux les êtres humains, les a isolés²⁶ ».

Avec une grande économie de moyens, le texte souligne admirablement la dynamique du péché : La transgression révèle la nudité ; celle-ci provoque la honte puis la peur. La mise à nu de la vérité entraîne son déni partiel par le refus de la responsabilité et le rejet de la faute sur autrui.

Le Seigneur Dieu dit au serpent : Puisque tu as fait cela, tu seras maudit entre tout le bétail et entre tous les animaux des champs, tu marcheras sur ton ventre, et tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie.

Ayant induit l'humaine et l'humain à manger ce qui n'était pas fait pour être mangé, le serpent est condamné à manger ce qui ne nourrit pas, la poussière qui est le symbole même de la mort (ainsi que l'on verra au v. 19). Il me semble que cette condamnation n'est pas autre chose que l'énonciation de la vérité du mensonge, le dévoilement de son caractère mortifère²⁷.

Je mettrai inimitié entre toi et l'humaine, entre ta postérité et sa postérité: celle-ci t'écrasera la tête, et tu lui blesseras le talon.

On connaît l'extraordinaire postérité herméneutique de ce verset chez les Pères de l'Église ! Le texte de la LXX a induit une lecture messianique de celui-ci, tandis que la version de la Vulgate en a suscité une interprétation mariologique. De fait, le texte vise explicitement un au-delà de lui-même. La tradition juive, de son côté, y a simplement lu la description de la guerre en acte entre le monde animal et le monde humain. Les versets suivants vont dans le même sens, en ce qu'ils énoncent le conflit qui oppose l'homme et la femme, la nature et l'humanité.

[Dieu] dit à l'humaine : J'augmenterai la souffrance de tes grossesses, tu enfanteras avec douleur, et tes désirs se porteront vers ton humain, mais il dominera sur toi.

Il dit au glébeux : Puisque tu as écouté la voix de ton humaine, et que tu as mangé de l'arbre au sujet duquel je t'avais donné cet ordre: Tu n'en mangeras point! La glèbe sera maudite à cause de toi (à travers toi). C'est à force de peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie. Elle te produira des épines et des ronces, et tu mangeras de l'herbe des champs. C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain, jusqu'à ce que tu retournes à la glèbe, car d'elle tu as été pris; car poussière tu es, et à la poussière tu retourneras.

Parmi les multiples éléments qu'il faudrait approfondir, j'en souligne rapidement quelques uns :

Tout d'abord, en péchant, les humains se sont blessés eux-mêmes. L'humaine a laissé son désir de l'arbre la dominer. Son désir de l'humain la dominera à son tour. Quant à ce dernier, en péchant il a blessé la adamah, la glèbe dont il a été tiré. De cette blessure il ne peut qu'être lui-même blessé. Comme l'écrit Lytta Basset, « rWrā ('arûr), “maudit”, est en consonance étonnante avec ('arôm) et ('arûm) “nu” et “intelligent” : la “nudité” devant le mal, l’“intelligence” qui prétend le maîtriser, et la “malé-diction” qui affecte le fondement de l'existence humaine sont une seule réalité²⁸ ».

En second lieu, il nous faut observer que le texte nous offre la troisième occurrence du verbe « šâma », « écouter », des 1072 que compte la Bible hébraïque. Nous avons rencontré les deux premières aux versets 8 et 10 : « Alors ils écoutèrent/entendirent la voix du Seigneur Dieu, [...] et le

²⁶ G. VON RAD, *Genesi*, p. 113. [Ma traduction].

²⁷ Le serpent est condamné à manger la poussière. De celle-ci le v. 19 nous dira deux choses : qu'elle est le symbole de la mort et l'identité profonde de l'humain quand la vie le quitte. Quel est donc ce serpent condamné à se nourrir d'humanité morte ?

²⁸ L. BASSET, *Le pardon originel. De l'abîme du mal au pouvoir de pardonner*. Genève 1995, p. 232.

glébeux et son humaine se cachèrent [...]. J'ai écouté/entendu ta voix dans le jardin, et j'ai eu peur[...]. Nous le savons, « Écoute, Israël ! », tel est le premier commandement. Le drame des humains s'enracine dans l'écoute de ce qui n'est pas Dieu et quand Celui-ci fait entendre sa voix, ceux-là prennent peur.

Un troisième élément est le lien entre le péché et la punition du péché. Tout tourne autour de l'acte de « manger ». Il nous faudra revenir là-dessus.

Enfin il y a ce verbe, « šub », qui veut dire « se retourner », mais aussi « se convertir ». Est-ce forcer le texte que de voir dans ce retour à la glèbe et à la poussière une conversion ? Là-dessus aussi nous reviendrons.

Le glébeux donna à son humaine le nom d'Ève: car elle a été la mère de tous les vivants.

Ce verset est surprenant. On aurait pu s'attendre à une ultérieure manifestation de ressentiment de la part du glébeux ! Mais non, il nomme son épouse la Vivante. Le retour de l'humain vers l'humaine serait-il le premier pas de la conversion évoquée il y a peu ?

Le Seigneur Dieu fit au glébeux et à son humaine des habits de peau, et il les en revêtit.

Dieu n'abandonne pas les êtres humains à leur sort. Il couvre leur nudité, cette nudité qu'ils ne supportent pas l'un en face de l'autre et l'un et l'autre face à Lui.

Le Seigneur Dieu dit: Voici, le glébeux est devenu comme l'un de nous, pour la connaissance du bien et du mal. Empêchons-le maintenant d'avancer sa main, de prendre de l'arbre de vie, d'en manger, et de vivre à jamais.

À première vue, ce verset semble donner raison au serpent : Dieu est donc jaloux de son immortalité ? J'y vois plutôt l'énonciation d'une limite et d'une limite « pour la vie ». Une vie sans limite, sans terme, sans « mort », serait-elle encore la vie et non pas, plutôt, un ennui infini parce que indéfini ? Un atroce « mourir de ne pas mourir²⁹ » ?

Et le Seigneur Dieu le chassa du jardin d'Éden, pour qu'il servît la glèbe, d'où il avait été pris. C'est ainsi qu'il chassa le glébeux; et il mit à l'orient du jardin d'Éden les Kerubim et la flamme de l'épée tournoyante, pour garder le chemin de l'arbre de vie.

Nous voici revenus à la vocation initiale, celle de servir et garder. Pour les humains, servir/travailler la glèbe et, pour les Kerubim et la flamme de l'épée tournoyante – c'est la nouveauté du verset – garder/surveiller/préserver le chemin de l'arbre de vie.

c) *Mais quel est donc ce péché ?*

Un premier intitulé de cette conférence – écarté parce que trop restrictif – était : « Lanza del Vasto, le péché originel, la création ». De fait, à la source de la présente réflexion, il y a la rencontre avec la pensée, l'œuvre et la personne de Lanza del Vasto³⁰. Le péché originel occupe une place fondamentale dans la réflexion de Lanza, en correspondance immédiate avec un autre thème décisif,

²⁹ PAUL ÉLUARD, *Capitale de la douleur*, Paris 1926. Titre de la seconde partie du recueil. Le poète s'inspire d'un vers de sainte Thérèse d'Avila : « que muero porque no muero ».

³⁰ Né en 1901 au sein d'une famille aristocratique d'origine sicilienne, Giovanni Giuseppe Lanza di Trabia-Branciforte – Lanza del Vasto est un nom de plume – fait ses études secondaires à Paris puis étudie la philosophie à Florence et à Pise. À vingt-cinq ans il retrouve la foi et se convertit, comme il le raconte, « par contrainte logique », du fait de sa vision foncièrement trinitaire de l'homme et du monde. À l'âge de trente-cinq ans il part en Inde pour y rencontrer Gandhi et ainsi « apprendre à devenir meilleur chrétien ». Il racontera ce voyage dans le plus célèbre de ses ouvrages : « Le Pèlerinage aux Sources ». Quelques années après son retour, il fonde les communautés de l'Arche, dont le style de vie sobre et laborieux et les engagements en faveur de la paix sont directement inspirés de l'enseignement de Gandhi. Il meurt en Espagne en 1981, la veille de l'Épiphanie.

celui de « conversion ». Lanza ne distingue pas nettement entre péché des origines, péché originel et péché du monde, mais nul doute qu'il ne s'intéresse au péché d'Adam et Ève que parce qu'il lui offre une clef pour comprendre le monde, notre monde, et son péché.

« Mais quel est donc ce péché ? » demande-t-il au chapitre 4 de la troisième partie de « La Montée des Âmes Vivantes³¹ », commentaire *sui generis* des trois premiers chapitres de la Genèse qu'il publie en 1968. Après avoir revisité les diverses réponses que fournit la Tradition, Lanza propose sa propre définition. Écartant les interprétations exclusivement morales du péché des origines, Lanza se concentre sur l'aspect cognitif fortement souligné par le récit. Dans un autre ouvrage, « Les Quatre Fléaux », il en donne la définition suivante : « Le péché est d'avoir tiré à soi et dégradé la connaissance pour la jouissance et le profit³² ».

Mais revenons au texte. En le commentant, j'ai volontairement laissé de côté un élément fondamental du récit, à savoir le fait de « manger ». Ce verbe revient vingt-et-une fois dans les chapitres 2 et 3. Dans le second récit de la création, le premier et unique commandement explicitement donné par Dieu au glébeux est celui-ci : « *De tout arbre du jardin, pour manger, tu mangeras, mais de l'arbre à connaître le bien et le mal, tu ne mangeras pas, car au jour où tu en mangeras, pour mourir, tu mourras*³³ ».

Qu'est-ce que manger ? « Manger signifie prendre et dégrader pour réduire à soi, pour incorporer³⁴ ». Non seulement ce n'est pas « mal », mais c'est même nécessaire ! Ne pas manger, à terme, c'est mourir. Et c'est bien pourquoi Dieu dit au glébeux qu'il pourra manger de tout arbre du jardin.

À cette autorisation générale Dieu oppose une seule exception : « *De l'arbre à connaître [le] bien et [le] mal, tu ne mangeras pas, car au jour où tu en mangeras, pour mourir, tu mourras* ». Tous les autres arbres sont faits pour le ventre ; l'arbre de la connaissance, dit Théophile d'Antioche³⁵, « c'était l'arbre de la contemplation ». L'interdit divin pose une limite et établit une réserve de gratuité dans un contexte – les autres arbres du jardin – offert pour l'utilité immédiate. « Cet arbre – ajoute Lanza – Dieu l'avait donné en le montrant : Adam pouvait en avoir toute la fruition sans y toucher : en le regardant³⁶ ».

La fruition ? Le fruit ? Qu'est-ce donc ? Non sans humour Lanza dit à ses lecteurs : « Si vous craignez de vous égarer dans l'imaginaire, allons le demander aux gens les moins enclins aux allégories ésotériques : aux financiers par exemple. Qu'est-ce que le fruit, l'usufruit ? Ils répondent : la jouissance et le profit³⁷ ».

Fort bien ! Reste à comprendre – si possible – ce qui qualifie cet arbre de façon unique. Il s'agit, on le sait, de « l'arbre de la connaissance du bien et du mal » ou, traduisant de façon littérale, « l'arbre à connaître bien et mal³⁸ ». Dans la Bible la connaissance n'est jamais purement intellectuelle. Elle est intuitive, intime et savoureuse. Avec beaucoup de finesse et d'à-propos, André Chouraqui traduit le verbe « yâda » par « pénétrer ». Connaître, c'est pénétrer dans l'intimité des êtres et en percevoir la saveur unique.

« Connaître bien et mal ». On pourrait aussi traduire : « bon et mauvais », « beau et laid », « bonheur et malheur ». Il ne s'agit donc pas seulement du bien et du mal en leur acception morale.

³¹ LANZA DEL VASTO, *La Montée des Âmes Vivantes*, Éd. Denoël, Paris 1968. Réédité dans *Œuvres Complètes*, T. 2, *Commentaires bibliques*, Éd. Denoël, Paris 1977, pp. 415-632. (Je cite à partir de cette édition).

³² ID., *Les Quatre Fléaux*, Éd. Denoël, Paris 1959, p. 13.

³³ Gen 2,16-17.

³⁴ LANZA DEL VASTO, *Les Quatre Fléaux*, p. 13.

³⁵ THEOPHILE D'ANTIOCHE, *Trois livres à Autolytus*, trad. Jean Sender, intro. et notes de Gustave Bardy, coll. « Sources chrétiennes » n° 20, Éditions du Cerf, Paris 1948. Cité (sans référence précise) par Lanza del Vasto dans *La Montée des Âmes Vivantes*, p. 607

³⁶ LANZA DEL VASTO, *La Montée des Âmes Vivantes*, p. 607.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ C'est ainsi que traduit Lytta Basset dans *Le Pardon originel*, p. 199.

Un autre texte peut nous aider à comprendre cela : « Vois, je mets aujourd'hui devant toi la vie et le bien, la mort et le mal » (Dt 30,15). La vie est associée au bien, au beau, au bonheur ; la mort a pour compagnons le mal, la laideur et le malheur. Un autre élément du texte va dans le même sens : En Gen 2,9 l'auteur sacré nous a dit que « *Le Seigneur Dieu fait germer à partir de la glèbe [...] l'arbre de Vie au milieu du jardin et l'arbre à connaître le bien et le mal* ». Or, en Gn 3,2, l'humaine répond au serpent que « *Nous mangerons du fruit de l'arbre du jardin. Mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit: Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez.* ». Quel est donc l'arbre qui est au milieu du jardin ? L'arbre de Vie, comme l'indique clairement le v. 2,9, ou bien l'arbre à connaître bien et mal ? Au milieu du jardin il y a deux arbres, et il se pourrait bien qu'ils ne soient qu'un seul arbre ! Si cela est vrai, l'interdit qui touche le second touche aussi le premier.

Un troisième élément du texte conforte la présente interprétation. Lorsque Dieu crée l'humaine, il « fait tomber une torpeur sur le glébeux » (Gn 2,21). Comme l'ont bien vu Paul Beauchamp, Marie Balmory³⁹ et Lytta Basset, le glébeux n'a pas plus accès à son origine qu'à l'origine de l'humaine. Semblablement, pas plus que le bien/bon/beau/bonheur, ou le mal/mauvais/laideur/malheur, la vie et la mort ne sauraient être mangées, maîtrisées, réduites, consommées, utilisées. Sous peine de catastrophe.

3) LE PECHE DU MONDE

Outre cette particulière interprétation du péché des origines, Lanza del Vasto se distingue d'autres penseurs par l'analyse qu'il offre de ses conséquences sociales, économiques et politiques, ou, en d'autres termes, des expressions concrètes du « péché du monde ». Il voit dans le péché d'Adam et Ève la source de la culture et de toutes les institutions humaines...

- *La culture*

« La connaissance du bon et du mauvais, la spéculation sur l'agréable, la science de l'utile et l'utilisation de la science, la subversion de l'intelligence détournée de la vérité et rabattue sur la commodité, voilà le Péché dans lequel tous nous naissons, dans lequel nous sommes instruits et élevés, dans lequel nous nous exerçons honnêtement, dans lequel nous excellons, “ semblables à des dieux ”, selon la promesse du Serpent. Et la contre-nature que nous créons ainsi, artifices spontanés, leurres volontaires, excès indispensables, s'appelle civilisation⁴⁰ ». Le propos est terrible, n'est-ce pas ? et peut paraître exagéré !

Outre que sur une méditation constamment reprise des Écritures, Lanza s'appuie sur une réflexion anthropologique qui n'est pas très éloignée de celle de René Girard, lequel fait dériver toute la civilisation de la résolution sacrificielle de la crise mimétique originelle. Lanza observe qu'entre le corps et l'âme, « entre le naturel et le spirituel voici qu'un troisième plan paraît : celui de l'artificiel [...] Cette troisième nature, vide en elle-même, tire sa substance des deux autres et se développe à leurs dépens. Par la recherche du plaisir en dehors de toute raison et mesure organique, elle se fabrique une animalité supérieurement exigeante et agissante au détriment de la santé du corps, tandis que, par la curiosité de l'intelligence et la recherche du succès, par l'exaltation des sentiments dans la recherche du bonheur, elle s'invente une spiritualité au détriment du salut de l'âme⁴¹ ».

- *La science et la technique*

³⁹ Cf. M. BALMARY, *Le Sacrifice Interdit. Freud et la Bible*, Le Livre de Poche, Paris 1987, pp. 296-298 ; L. BASSET, *Le Pardon originel*, pp. 204-205

⁴⁰ LANZA DEL VASTO, *Les Quatre Fléaux*, p. 14.

⁴¹ *Ibid.*, pp. 14-15.

Ailleurs Lanza se demande et nous demande : « Qu'est cette Science-Technique tant vantée et dont notre époque attend son salut ? Cette Science vendue aux puissances de l'argent et aux seigneurs de la guerre ? Attelée à toutes les besognes du lucre et de la domination ? Quelle est cette inversion de la divine intelligence, de la découverte géniale des secrets et des merveilles de la création, employée à des fins de profit ? Qu'est-ce sinon le plus formidable renouvellement du Pêché Originel ? ». Ce texte a été écrit il y a bientôt cinquante ans. Á l'époque la bombe atomique semblait le fruit le plus achevé de la science du bien et du mal. Elle a malheureusement fait d'autres progrès depuis.

- *La politique*

Le mécanisme mimétique qui, on l'a vu, structure en profondeur le péché, transforme les frères en rivaux. C'est l'histoire de Caïn et Abel, et celle de la descendance de Caïn, jusqu'au paroxysme de la violence. « Lamek dit à ses femmes : “ Ada et Cilla, entendez ma voix, femmes de Lamek, écoutez ma parole : J'ai tué un homme pour une blessure, un enfant pour une meurtrissure. C'est que Caïn est vengé sept fois, mais Lamek septante-sept fois⁴² ! ” ». Les progrès de la science du bien et du mal semblent inexorables : celle-ci enseigne tout d'abord à l'homme que le travail de la terre n'est que fatigue mais bien vite l'être humain découvre que « le plus expédient et lucratif des travaux, c'est la guerre⁴³ ». Mieux encore, il s'avise qu'il est décidément préférable de manger son pain « à la sueur du visage de l'autre⁴⁴ » réduit en esclavage ou, c'est moins dangereux pour le désordre établi, à l'état de salarié.

- *L'économie*

Je n'insiste pas sur la présence du péché dans la sphère économique. Il n'est que de reprendre la définition proposée par Lanza del Vasto pour comprendre à quel point nous sommes plongés dedans : « Le péché est d'avoir tiré à soi et dégradé la connaissance pour la jouissance et le profit⁴⁵ ». Et nous sommes tellement immergés dans cet « esprit de profit » qui assimile toute chose, que nous n'imaginons même pas pouvoir en sortir. Pire, nous ne croyons même pas qu'il soit opportun d'en sortir. Actuellement la seule voix qui s'élève pour dénoncer l'idéologie du profit et l'idolâtrie du marché est celle du Pape François. Dans l'exhortation apostolique « *Evangelii gaudium* » le pape a des mots très précis à ce sujet.

- *L'écologie*

Entre autres choses il écrit : « Dans ce système, qui tend à tout phagocyter dans le but d'accroître les bénéfiques, tout ce qui est fragile, comme l'environnement, reste sans défense par rapport aux intérêts du marché divinisé, transformés en règle absolue⁴⁶ ».

Nous voici revenus, après un long détour, au thème de ce cycle de conférences. Je ne crois pas utile d'illustrer ici les menaces qui pèsent sur notre maison-planète. Á titre d'exemple j'ai évoqué dans la première partie de mon exposé quelques-unes de celles qui pèsent sur la vallée où je demeure. Il en est une dont je n'ai pas parlé et qui nous menace tous : la perte de l'espérance.

4) DES CHEMINS D'ESPERANCE

L'espérance est une vertu théologale ; en d'autres termes, elle naît de la connaissance de Dieu. Nous avons vu comment le péché d'Adam, grammaire du péché du monde, a partie liée en sa source avec

⁴² Gen 4,23-24.

⁴³ LANZA DEL VASTO, *Les Quatre Fléaux*, p. 14.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 14.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 13.

⁴⁶ PAPE FRANÇOIS, *Evangelii Gaudium*, n° 56.

la méconnaissance de Dieu, que sa visée est la connaissance du bien et le mal et que son acte consiste en réduire à soi, à « manger » ce qui est fait pour être contemplé.

Pour sortir de la désespérance il nous faut donc rebrousser chemin, nous « convertir », passer de la méconnaissance à la reconnaissance de Dieu, passer du désir fantasmatique de posséder la science du bien et du mal à l'humilité de la confiance, passer de la logique du profit à celle du partage et du don de soi.

Avant de reprendre chacun de ces trois mouvements de conversion il me faut encore souligner un autre élément qui est proprement fondamental: En tout ceci le texte biblique nous précède ; l'être, la vie et l'esprit nous précèdent ; Dieu nous précède – lui qui nous donne l'être, la vie et l'esprit, et se révèle à nous et nous sauve par grâce, sans aucun mérite de notre part (mais non sans notre collaboration).

- De la méconnaissance à la reconnaissance

Qu'est-ce que la Révélation sinon l'émergence et la communication progressive à l'humanité de la vérité divine ? Dans ce dynamisme révélateur qui la précède et la déborde, la Bible occupe une place particulière. Elle est à la fois témoignage et véhicule de l'auto-communication divine. Témoignage d'une histoire et histoire de ce témoignage, parole pour l'aujourd'hui parce que paradigme transhistorique qui, assumant l'histoire, pointe au-delà de l'histoire.

Certes le récit des chapitres 2 et 3 de la Genèse n'a que peu d'échos littéraires dans le reste du Premier Testament⁴⁷, sinon dans les écrits de Sagesse les plus tardifs. Il en a davantage dans la littérature intertestamentaire et dans le Nouveau Testament. Ceci dit, je ne crois pas qu'il faille en rester là. Quels que soient sa préhistoire littéraire et les contextes socioéconomiques et politiques de ses diverses strates rédactionnelles, ce texte se présente comme le récit de l'alliance originelle et de la rupture de celle-ci. En vertu de sa dynamique interne – récit d'un mensonge sur Dieu et de ses conséquences dont l'auteur veut rendre conscient son lecteur – et en vertu de la dynamique externe de son inscription canonique, ce texte pointe vers un au-delà de lui-même. Dans la Bible et hors de la Bible, dans la vie.

De fait, pourquoi les moines consacrent-ils autant de temps à la *lectio divina* ? Simplement parce que l'Écriture nous parle des femmes et des hommes, nous parle de Dieu, nous parle de Dieu avec nous. « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant quand il nous parlait en chemin et nous expliquait les Écritures⁴⁸ ? ».

Mais les Écritures, mêmes expliquées, ne suffisent pas. Il faut encore un geste qui manifeste la vérité de Dieu. « Pendant qu'il était à table avec eux, il prit le pain; et, après avoir rendu grâces, il le rompit, et le leur donna. Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent⁴⁹. ». N'est-ce pas étonnant ? Dans le récit de l'apparition du Ressuscité aux disciples d'Emmaüs il est aussi question de manger et d'yeux qui s'ouvrent !

- Du fantasme de la maîtrise à l'humilité de la foi

Dans un petit ouvrage écrit en collaboration avec Arnaud de Mareüil, « L'Orée des Trois Vertus⁵⁰ », Lanza del Vasto définit la foi comme conversion de l'intelligence. La raison ne connaît pas de limite. Aucune connaissance ne lui est interdite a priori. Aucune, sauf une : celle de son origine. Incapable de se fonder elle-même, incapable de démontrer pourquoi elle est en mesure de décrire le

⁴⁷ La seule référence à l'Éden dans la littérature prophétique se trouve en Ez 28. Le prophète y décrit la chute du roi de Tyr, lequel se prenait « pour un dieu », habitant « en Éden, au jardin de Dieu ».

⁴⁸ Lc 24,32

⁴⁹ Lc 24,30-31.

⁵⁰ LANZA DEL VASTO, A. DE MAREÜIL, *L'Orée des Trois Vertus*, Paris 1971.

réel, elle ne peut reconnaître Dieu – ou tout au moins le Mystère – qu'en se heurtant à l'évidence d'être un pur don, et ainsi avoir l'intuition du Donateur.

Bien sûr il ne s'agit pas encore de la foi religieuse et moins encore de la foi chrétienne, mais c'est le premier pas sur le chemin du retour.

- De l'esprit de profit à l'esprit de partage et de don

Ce qui est proprement chrétien c'est d'accueillir la Bonne Nouvelle d'un Dieu qui non seulement donne l'être, la vie et l'esprit, mais encore se donne pour que nous ayons la vie et la vie en abondance. Les Pères de l'Église l'ont bien compris quand, prolongeant la lecture typologique proposée par saint Paul associant le Christ et Adam, ils ont identifié la croix et l'arbre de vie.

Si l'on relit le récit de Gen 3 à la lumière de l'acte du Christ on mesure quelque peu comment ce dernier non seulement en renverse la dynamique mais la subvertit de l'intérieur. En Jésus, Dieu se révèle non comme un dieu vain et jaloux mais bien comme le Dieu qui se vide de lui-même par amour des êtres humains⁵¹. Comme l'écrit Paul aux Philippiens, ce mouvement de kénose ne s'arrête pas avec l'incarnation mais s'explicite pleinement dans la mort sur la croix.

Par ailleurs la connaissance qu'il nous offre n'est pas celle, fantasmagorique, du bien et du mal. Nulle part le Christ n'avance d'explication métaphysique du mal et de la souffrance. Il rejette même explicitement celle qui lie le malheur au péché pour introduire ses disciples dans un au-delà à la fois mystérieux et concret : « Ni lui ni ses parents n'ont péché ; mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui⁵² ». Concrétude mystérieuse de l'amour !

L'humaine et l'humain désobéissent au commandement divin et mangent ce qui ne devait pas être mangé. Le Christ, lui, non seulement obéit au Père jusqu'à en mourir, mais il se donne en nourriture. Et c'est bien là la subversion la plus radicale de notre péché : « Par ses blessures nous sommes guéris », par sa mort nous avons la Vie, si nous acceptons jusqu'au bout la conséquence de notre péché qui le met en croix, si nous acceptons de le manger. C'est sur la croix, et donc dans l'eucharistie, que le Christ nous donne son Esprit. C'est là qu'il réconcilie l'humaine et l'humain, l'adam et la adamah, et qu'il transfigure toute chose.

Tout comme le récit du péché des origines nous offre la syntaxe du péché du monde, l'eucharistie – sacrifice et repas fraternel, don de soi pour que tous soient un – nous découvre la syntaxe de la vie divine à laquelle le Christ nous invite.

CONCLUSION

Il est temps de conclure...

J'ai commencé par évoquer quelques aspects de ma vie d'ermite avant de m'engager dans une lecture du texte de Gn 3. Dans un troisième et un quatrième temps j'ai essayé d'en dégager quelques éléments théologiques à propos du péché du monde et des chemins d'espérance que le Christ ouvre devant nous.

J'ai fait allusion à quelques uns des enjeux écologiques, économiques et sociopolitiques que je rencontre dans mon quotidien, tout en précisant que leur véritable nature est spirituelle. En fait je suis pris – et nous sommes tous pris – entre deux appels contradictoires. D'une part, se dresse le devoir de justice vis-à-vis des êtres humains et vis-à-vis de la création tout entière (et donc vis-à-vis de cette vallée où je vis) ; d'autre part, nous sommes invités à entrer dans le mystère de l'hospitalité de l'être (qui dit l'hospitalité de Dieu), dans l'hospitalité de vallée qui ne proteste pas quand elle est violée. Nous sommes appelés à toujours conjuguer « Lutte et contemplation », selon le beau titre d'un ouvrage de frère Roger de Taizé. Choisir entre les deux ne nous est pas permis, cela signifierait

⁵¹ Cf. Ph 2,6-7.

⁵² Jn 9,3.

somber dans l'activisme ou dans le quiétisme. Non, il nous faut tenir les deux et le lieu de leur union, c'est la croix, le lieu où le Christ accueille dans sa chair le mal et le bien, les révèle, pardonne le premier, transfigure le second.

J'ai parlé des murets en pierres sèches. J'aurais pu évoquer le cycle des saisons, les crues du torrent ou la croissance des arbres. Tout cela m'aurait conduit à vous parler semblablement de l'indisponible, fragile et nécessaire. Le vœu d'obéissance est l'un des constituants essentiels de la vie consacrée, or la première obéissance est l'obéissance au réel. En ceci l'obéissance est constitutive de toute vie chrétienne et de toute vie humaine. On ne peut pas faire n'importe quoi. Et si on le fait, l'on apprend à ses propres dépens qu'il aurait été préférable d'agir différemment. Il est préférable de ne pas construire au bord du torrent, tout comme il vaut mieux ne pas planter d'arbres fruitiers au mois de juillet ou greffer un olivier en septembre...

L'indisponible a un statut paradoxal. On peut mettre la main sur l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tout comme l'on peut planter des arbres fruitiers au mois de juillet, cloner des êtres humains, empoisonner la mer ou faire sauter la planète. On le peut – et ce que l'on ne peut pas faire aujourd'hui, on le pourra demain. On le peut mais on ne le doit pas. C'est cela l'immense fragilité de l'indisponible et son impérieuse nécessité, lesquelles nous renvoient à nos libertés individuelles et collectives.

L'indisponible nous renvoie surtout à l'au-delà de nous-mêmes. Il est présence et promesse d'éternité. Cette tension eschatologique est essentielle: elle nous permet d'habiter pleinement le « déjà », bien conscients du « pas encore » et certains du « toujours davantage⁵³ » que Dieu nous prépare.

« Et l'ange me montra un fleuve d'eau de la vie, resplendissant comme du cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'agneau. Au milieu de la place et de part et d'autre du fleuve, un arbre de vie, faisant douze fruits, rapportant son fruit chaque mois, et les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations. Et il n'y aura plus d'anathème⁵⁴... »

⁵³ Je dois cette expression au p. Albert Chapelle sj, lequel corrigeait le célèbre « déjà mais pas encore » de Karl Rahner en « déjà et toujours davantage ».

⁵⁴ Ap 22,1-3.